

Espèces d'espaces

Georges Perec, éditions Galilée, 1974

Extraits - Balade & Mots – association écout(é)cris

1.

Nous vivons dans l'espace, dans ces espaces, dans ces villes, dans ces campagnes, dans ces couloirs, dans ces jardins. Cela nous semble évident.

2.

Ce qui est sûr, en tout cas, c'est qu'à une époque sans doute trop lointaine pour qu'aucun d'entre nous n'en ait gardé un souvenir un tant soit peu précis, il n'y avait rien de tout ça : ni couloirs, ni jardins, ni villes, ni campagnes

3.

Bref, les espaces se sont multipliés, morcelés et diversifiés. Il y en a aujourd'hui de toutes tailles et de toutes sortes, pour tous les usages et toutes les fonctions. Vivre, c'est passer d'un espace à un autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner.

4.

Les immeubles sont à côté les uns des autres. Ils sont alignés. Il est prévu qu'ils soient alignés, c'est une faute grave pour eux quand ils ne sont pas alignés : on dit alors qu'ils sont *frappés d'alignement*, cela veut dire que l'on est en droit de les démolir, afin de les reconstruire dans l'alignement des autres.

5.

A l'inverse des immeubles qui appartiennent presque toujours à quelqu'un, les rues n'appartiennent en principe à personne. Elles sont partagées, assez équitablement, entre une zone réservée aux véhicules automobiles, et que l'on appelle la chaussée, et deux zones, évidemment plus étroites, réservées aux piétons, que l'on nomme les trottoirs.

6. Il n'est pas fréquent qu'il y ait des arbres dans les rues. Quand il y en a, ils sont entourés de grilles.

7.

Il est, en principe, toujours possible de passer d'un côté de la rue à l'autre, en utilisant des passages protégés que les véhicules automobiles ne doivent franchir qu'avec la plus extrême attention.

8.

La ville est là. Elle est notre espace et nous n'en avons pas d'autre. Nous sommes nés dans des villes. Nous avons grandi dans des villes. C'est dans des villes que nous respirons. Quand nous prenons le train, c'est pour aller d'une ville à une autre ville. Il n'y a rien d'inhumain dans une ville, sinon notre propre humanité.

9. Une ville : de la pierre, du béton, de l'asphalte. Des inconnues, des monuments, des institutions. Mégalofoles. Villes tentaculaires. Artères. Foules. Fourmilières ?

Qu'est-ce que le coeur d'une ville ? L'âme d'une ville ? Pourquoi dit-on qu'une ville est belle ou qu'une ville est laide ? Qu'y-a-t-il de beau ou de laid dans une ville ? Comment connaît-on une ville ? Comment connaît-on sa ville ?

10.

Lorsque rien n'arrête notre regard, notre regard porte très loin. Mais s'il ne rencontre rien, il ne voit rien ; il ne voit que ce qu'il rencontre : l'espace, c'est ce qui arrête le regard, ce sur quoi la vue bute : l'obstacle : des briques, un angle, un point de fuite [...]

11.

Nous nous servons de nos yeux pour voir. Notre champ visuel nous dévoile un espace limité : quelque chose de vaguement rond, qui s'arrête très vite à gauche et à droite, et qui ne descend ni ne monte bien haut. En louchant, nous arrivons à voir le bout de notre nez ; en levant les yeux, nous voyons qu'il y a un haut, en baissant les yeux, nous voyons qu'il y a un bas ; en tournant la tête, dans un sens, plus dans un autre, nous n'arrivons même pas à voir complètement tout ce qu'il y a autour de nous ; il faut faire pivoter le corps pour tout à fait voir ce qu'il y avait derrière.

12.

Ecrire : essayer méticuleusement de retenir quelque chose, de faire survivre quelque chose : arracher quelques bribes précises au vide qui se creuse, laisser, quelque part, un sillon, une trace, une marque ou quelques signes.